

Lénine et Rosa Luxembourg

Max Shachtmann

Source: «Quatrième Internationale», n°16, avril 1939, pp. 266-270.

Deux légendes ont été forgées au sujet des rapports entre les opinions de Lénine et de Rosa Luxembourg. En fait, malgré leurs origines et leurs buts différents, elles se complètent. Aucun des créateurs de mythes n'aborde cette question extrêmement intéressante et instructive d'un point de vue historique objectif. Par suite, l'analyse faite par chacun d'eux est réduite à n'être qu'un argument de politique fractionnelle, qui sert, dans les deux cas, une politique réactionnaire.

L'une de ces écoles idéologiques – si l'on peut dire – est dirigée par la Faculté de falsification staliniste. Elle masque ses objectifs réactionnaires en se posant comme critique de Rosa Luxembourg et soutien de Lénine. Une discussion de ses arguments est rendue impossible par la nature même de sa position, qui interdit formellement à la fois les arguments et la discussion. Sa valeur scientifique est résumée dans quelques sentences de la bulle papale publiée par [Staline](#) en 1932 en liaison avec l'étude malheureuse de [Sloutski](#) sur l'appréciation incorrecte de Lénine sur [Kautsky](#) et Rosa Luxembourg : *« Vous voulez commencer une discussion contre cette thèse trotskiste de Sloutski ? Mais qu'y a-t-il à discuter là-dedans ? N'est-il pas évident que Sloutski calomnie simplement Lénine, calomnie les bolcheviques ? Les calomnies doivent être stigmatisées, et non transformées en sujet de discussion. »*

Les stalinistes prennent vis-à-vis de leurs dogmes l'attitude des catholiques : ils affirment ce qu'il faut prouver ; leurs conclusions arbitraires sont présentées comme leurs prémisses ; leur définition d'un problème est en même temps sa solution – et elle ne souffre aucune discussion.

Le « Bolchevisme » est absolument, en tous points, et à toutes les étapes, irréconciliable avec le « Luxembourgeois », à cause du péché originel de celui-ci dans sa discussion des « principes organisationnels » du premier.

L'autre école d'idées est moins autoritaire de ton et de forme, mais tout aussi rigide dans son dogme anti-historique ; et si, contrairement aux stalinistes, elle n'est pas entièrement composée de renégats du marxisme révolutionnaire, elle en est suffisamment imprégnée. Leurs objectifs se couvrent en se posant comme critiques de Lénine et défenseurs de Luxembourg. Parmi eux se trouvent d'anachroniques philosophes ultra-gauches et des voyageurs pressés qui volent de la peste stalinienne à la peste social-démocrate.

Le bolchevisme, disent-ils, a fait définitivement banqueroute. Les horreurs du stalinisme sont la conclusion logique et inévitable du « super-centralisme » de Lénine, ou – comme dit un critique récent, [Liston Oak](#), qui cherche les « vices internes du bolchevisme » – du « totalitarisme » de Lénine. Par opposition, Luxembourg représentait le côté démocratique du mouvement, la lutte, le but. D'où cette conclusion : le « luxembourgeois » est absolument inconciliable avec le « bolchevisme » par suite du péché originel de celui-ci : le bolchevisme impose ses « principes organisationnels » jacobins, ou bourgeois, ou super-centralistes, ou totalitaires.

L'utilisation des guillemets est justifiée et nécessaire, car neuf fois sur dix les analystes si élevés n'ont qu'une idée très vague et tout à fait déformée de ce qu'ont été en réalité les controverses entre Luxembourg et Lénine. Dans nombre de cas, ils ont montré une indisposition cavalière à se familiariser

avec les documents historiques et les écrits contemporains de deux grands penseurs¹. Un rapide examen montrera, je crois, le caractère superficiel des arguments qui, particulièrement depuis la putréfaction évidente du stalinisme, ont conquis un peu de terrain dans le mouvement ouvrier.

On ne peut rien comprendre si l'on oublie que Lénine et Luxembourg travaillèrent, combattirent et développèrent leurs idées dans deux mouvements très différents, agissant dans des pays tout aussi différents, à des étapes complètement différentes de développement ; c'est-à-dire dans des pays et des mouvements où les problèmes de la classe ouvrière se posaient sous des aspects différents. C'est l'absence de cette façon concrète et historique d'aborder les controverses entre Lénine, du Parti Social-Démocrate de Russie, et Luxembourg, du Parti Social-Démocrate d'Allemagne, qui met tant de critiques dans leur tort.

La « discussion organisationnelle » entre Lénine et Luxembourg n'a pas pris naissance lors de l'insistance de Lénine sur la rupture avec Kautsky et les centristes avant la guerre. Quand Staline vitupère ceux « *qui peuvent douter* » que les bolcheviques ont été pour une « *scission avec leurs propres opportunistes et centristes-conciliateurs bien avant la guerre impérialiste (1904-1912) sans poursuivre en même temps une politique de rupture, une politique de scission avec les opportunistes et les centristes de la Deuxième Internationale* » – il substitue simplement un oukaze à un fait historique.

La vérité est que Rosa Luxembourg parvint à une claire appréciation de Kautsky et rompit avec son « *centre marxiste* » (ainsi s'appelait-il lui-même), bien avant Lénine. Longtemps après le début du siècle, le prestige de Kautsky parmi toutes les fractions du mouvement russe était sans parallèle. Le menchevique [Abramovitch](#) n'exagère pas lorsqu'il écrit que :

« Un européen occidental peut difficilement imaginer l'autorité énorme dont jouissaient en Russie les dirigeants de la Social-démocratie allemande, les [Liebknechts](#), les [Bebel](#), les [Singer](#). Parmi ces dirigeants, Karl Kautsky occupait une place toute particulière... servant à tous les marxistes et social-démocrates russes d'autorité la plus haute dans toutes les questions théoriques et tactiques du socialisme scientifique et du mouvement ouvrier. Dans chaque question controversée, à propos de tout problème nouveau, la première pensée était toujours : qu'en dirait Kautsky ? Comment Kautsky trancherait-il cette question ? »

[Que faire ?](#) le livre si discuté de Lénine, considérait, comme on le sait, la social-démocratie allemande et son leader Bebel, comme des modèles pour le mouvement russe. Lorsque Kautsky écrivit son fameux article, après la révolution de 1905 en Russie, sur « *Les Slaves et la révolution mondiale* », dans lequel, écrit [Zinoviev](#), « *il exprima en substance sous l'influence de Luxembourg, la conception bolchevique* », Lénine fut hautement fier. « *Où et quand* », écrivit-il en juillet 1905, dans une polémique contre [Parvus](#), « *ai-je caractérisé l'attitude révolutionnaire de Bebel et Kautsky comme de « l'opportunisme » ? Où et quand ai-je tenté de faire vivre dans la social-démocratie internationale une tendance spéciale qui ne soit pas identique à celle de Bebel et de Kautsky ?* »

Un an et demi plus tard, Lénine écrivit que « *l'avant-garde de la classe ouvrière connaît Kautsky depuis quelque temps déjà comme son écrivain* », et un mois après, en janvier 1907, il qualifia Kautsky comme « *le dirigeant des social-démocrates allemands* ». En août 1908, Lénine cita Kautsky comme son autorité dans la question de la guerre et du militarisme, contre [Gustave Hervé](#), et encore en février 1914, il se

¹ Afin de ne pas embarrasser le texte de références j'indique tous les ouvrages d'après lesquels j'ai rédigé cet article dans une seule note. Lénine, *Œuvres complètes* (en allemand), Vol. IV, VI, VII, X, XII. – Luxembourg, *Œuvres complètes* (en allemand), Vol. III, IV. – Radek, *Rosa Luxembourg, K. Liebknecht, L. Iogischès*. – Martov et Dan, *Histoire de la Social-démocratie russe*. – « *Die Neue Zeit* », 1904, 1910. « *Protocol* » n°1, *Session de la Commission de Bolchevisation, C.E de l'I.C.*, 1925. – « *Der Kampf* », 1921, 1924. – *Recueil Lénine* (en russe), Vol. II. H. Roland-Holst, R. Luxembourg : *Haar Leven en werken*. – Stalin, Kaganovitch, Postychev : *Questions concerning the History of Bolchevism*. (Note M. S.)

Pour le lecteur français indiquons : Lénine, *Que faire ?* (*Œuvres complètes*, T. IV). R. Luxembourg, *Marxisme, Réformisme et Léninisme* (Paris, 1934). Lénine, *Un pas en avant, deux pas en arrière* (*Réponse à R. Luxembourg*) (« *Cahiers du Bolchevisme* », 15 février 1935). L. Trotsky, « *Bas les pattes devant Rosa Luxembourg !* » (« *La Lutte de Classes* », n°40-41, juillet-août 1932). (Note Q.I.)

référa à lui comme autorité marxiste dans sa controverse avec Rosa Luxembourg sur la question nationale. Finalement, dans un de ses derniers articles d'avant-guerre, en avril 1914, « *En quoi il ne faut pas imiter le mouvement ouvrier allemand* », parlant de la « *maladie indubitable* » de la social-démocratie allemande, il se référa exclusivement à ses chefs syndicaux (en particulier [Karl Legien](#)) et aux orateurs parlementaires, mais il ne mentionna même pas Kautsky et les centristes, et encore moins posa la question de la rupture de l'aile gauche (dont il ne parle pas non plus) avec eux.

C'est cette attitude de Lénine pendant l'avant-guerre vis-à-vis du centre allemand – contre lequel Rosa Luxembourg menait une rude attaque directe dès 1910 – qui expliqua la véhémence et la terminologie significative des critiques de Lénine contre Kautsky, juste après l'éclatement de la guerre, par exemple dans sa lettre à [Chliapnikov](#) du 27 octobre 1914, dans laquelle il écrit : « *Je méprise et hais maintenant Kautsky plus que tout le reste... Rosa Luxembourg avait raison, elle avait depuis longtemps compris que Kautsky avait à un degré très développé la « servilité du théoricien »...*

En résumé, le fait est que par suite de la nature de son milieu et de son travail avant la guerre, Rosa Luxembourg était arrivée à une appréciation plus correcte et plus claire de la social-démocratie allemande et de ses différents courants que ne l'avait fait Lénine. Dans une large mesure, cela déterminait et expliquait sa polémique contre Lénine sur ce qui paraissait être les « questions organisationnelles » du mouvement russe.

Le début du siècle vit la publication de deux des plus audacieux et excitants ouvrages de Lénine, *[Un pas en avant, deux pas en arrière](#)*, et son prédécesseur *Que faire ?* Le mouvement russe n'était alors en rien comparable à celui de l'Europe occidentale, spécialement allemand. Il était composé de groupes et sections isolés, en Russie, plus ou moins autonomes, poursuivant une politique sans unité, et seulement influencée de loin par ses grands marxistes révolutionnaires qui vivaient à l'étranger, [Plekhanov](#), Lénine, [Martov](#), [Potressov](#), [Trotsky](#) et autres. Cependant, la tendance appelée « économiste » l'emportait ; elle mettait l'accent principal sur l'élément de spontanéité dans la lutte ouvrière et sous-estimait les éléments de direction consciente.

Le *Que faire ?* de Lénine était une critique impitoyable de « l'économisme » qu'il identifiait avec le « *syndicalisme pur et simple* », avec le « *chovtism* » (ou « *queuisme* », qui consiste à se mettre à la queue des événements, ou des masses), avec l'opportunisme. La social-démocratie, expliquait-il, n'est pas une simple production des luttes économiques spontanées du prolétariat, ni une servante passive des ouvriers ; elle est l'union du mouvement ouvrier avec la théorie socialiste révolutionnaire, théorie qui doit être introduite dans la classe ouvrière par le parti, car le prolétariat ne peut atteindre, par lui-même, qu'une conscience professionnelle, et non socialiste.

Étant donnée la dispersion du mouvement en Russie, sa constitution primitive et localiste, un parti et un journal national pan-russe devaient être organisés immédiatement afin de donner au mouvement ouvrier une conscience socialiste, politique, et de l'unir dans une lutte révolutionnaire contre le tsarisme. Les militants du parti, par comparaison avec les agitateurs inconstants de cette époque, devraient être des révolutionnaires professionnels, intellectuels et ouvriers éduqués consacrant tout leur temps et leur énergie à l'activité révolutionnaire, et fonctionnant dans une organisation de parti extrêmement centralisée. La direction politique effective devait être le Comité de rédaction de l'organe central, édité à l'étranger par les exilés, et il devait avoir le pouvoir d'organiser et de réorganiser des groupes du parti en Russie, d'admettre ou de rejeter des membres, et même de nommer des comités et autres organes dirigeants. « *Je diffère des mencheviques sur ce point* », écrivait Lénine en 1904 :

« *L'idée fondamentale du camarade Martov... est précisément un faux « démocratism », l'idée de la construction du parti depuis le bas jusqu'en haut. Mon idée, au contraire, est « bureaucratique » en ce sens que le parti doit être construit depuis le haut jusqu'en bas, depuis le Congrès jusqu'aux organisations individuelles du parti.* »

Il faut se rappeler que, en dépit d'une reconsidération ultérieure, tous les leaders de la tendance de

l'« *Iskra* » dans le mouvement russe, défendaient chaudement Lénine contre les économistes. « *J'ai lu deux fois de suite, écrivait A.N. Potressov, qui fut plus tard un ennemi acharné de Lénine, la brochure depuis le commencement jusqu'à la fin, et je ne peux que féliciter son auteur. L'impression générale est excellente – en dépit de la hâte évidente, notée par son auteur lui-même, avec laquelle le travail a été fait.* »

Au fameux Congrès de Londres, en 1903, Plekhanov prit la parole pour défendre Lénine : « *Lénine n'a pas écrit un traité sur la philosophie de l'histoire, mais un article polémique contre les économistes, qui dit : nous avons attendu pour voir jusqu'où la classe ouvrière ira d'elle-même, sans l'aide du bacille révolutionnaire.* » Et encore : « *Si vous éliminez le bacille, il reste seulement une masse inconsciente, dans laquelle la conscience doit être apportée de l'extérieur. Si vous voulez avoir raison contre Lénine et si vous avez lu son livre entier, attentivement, vous verrez que c'est exactement ce qu'il y dit.* »

C'est seulement après l'approfondissement de la scission entre les bolcheviques et les mencheviques (y compris Plekhanov) que ceux-ci lancèrent leurs violentes attaques contre l'exagération polémique de Lénine – et elle l'était – du rôle prédominant des intellectuels comme révolutionnaires professionnels, organisateurs et leaders du parti, et de la relation entre la spontanéité et l'élément de la conscience socialiste qui ne peut être introduit dans le mouvement ouvrier que de l'extérieur.

La défense que fit Lénine en 1902 et 1904 de ses idées sur ces questions et sur ce centralisme, est très significative de la compréhension des conditions concrètes dans lesquelles elles ont été émises et des buts concrets qu'ils poursuivaient.

Dans « *Les fruits de la démagogie* », article écrit en mars 1905 par le bolchevique [V. Vorovsky](#) (lu et révisé par Lénine), l'auteur cite l'approbation de Plekhanov citée plus haut sur *Que faire ?* et ajoute :

« *Ces mots définissent tout à fait justement le sens et la signification de la brochure de Lénine, et si Plekhanov dit maintenant qu'il n'était pas d'accord depuis le début, avec ses principes théoriques, cela prouve seulement qu'il était très capable de juger la signification réelle de la brochure au moment où il n'était pas nécessaire d'inventer des « divergences d'opinion principielles » avec Lénine. En fait, *Que faire ?* était une brochure polémique (entièrement consacrée à la critique de l'aile Khoviste dans la social-démocratie d'alors, à une caractérisation et une réfutation des erreurs spécifiques de cette aile). Il aurait été ridicule que Lénine, dans une brochure qui s'occupe des « questions brûlantes de notre mouvement », démontre que l'évolution des idées, spécialement celles du socialisme scientifique, s'étaient développées et se développaient en liaison étroite avec la croissance du mouvement ouvrier en général. Pour lui, ce qui était important, c'était d'établir le fait que nulle part la classe ouvrière n'avait élaboré jusqu'à présent l'idéologie socialiste d'une façon indépendante, que cette idéologie (la doctrine du socialisme scientifique) était toujours importée par la social-démocratie... »*

En 1903, au 2e Congrès même, Lénine souligna que « *les Économistes ont poussé le pilier d'un côté. Afin de le renforcer, il faut le pousser de l'autre côté, et c'est ce que j'ai fait* », et encore deux ans plus tard, dans le projet de résolution écrit pour le 3e Congrès, il souligne que ses vues sur l'organisation n'ont pas une valeur universelle en écrivant que « *sous des conditions de liberté politique, notre parti pourra être et sera construit entièrement selon le principe de l'éligibilité. Sous l'absolutisme, c'est irréalisable pour les milliers d'ouvriers qui appartiennent au parti.* » Encore pendant la révolution de 1905, il montra comment un changement dans les conditions déterminaient un changement dans ses opinions :

« *Au 3e Congrès, j'ai exprimé le vœu qu'il y ait dans les Comités du parti 2 intellectuels pour 8 ouvriers. Combien ce vœu a vieilli ! Ce qui est désirable maintenant dans les nouvelles organisations du parti, c'est que pour tout intellectuel qui appartient à la social-démocratie, il y ait des centaines d'ouvriers social-démocrates.* »

Le meilleur résumé de ses idées est peut-être celui que Lénine écrivit au début du siècle comme

préface au recueil *Douze ans*, rédigé en septembre 1907 :

« L'erreur fondamentale de ceux qui polémiquent contre Que faire ? aujourd'hui est qu'ils isolent complètement ce travail du contexte d'un milieu historique défini, d'une période de développement de notre parti déjà passée depuis longtemps... Parler actuellement au sujet du fait que l'« Iskra » (dans les années 1901 et 1902 !) exagérait l'idée de l'organisation des révolutionnaires professionnels, c'est comme si on reprochait aux Japonais, après la guerre russo-japonaise, d'avoir exagéré la puissance militaire de la Russie pendant la guerre, pour avoir une attitude exagérée dans la lutte contre cette puissance. Les Japonais devaient dresser toutes les forces contre le maximum possible de forces russes afin de vaincre. Malheureusement, nombreux sont ceux qui jugent de l'extérieur, sans voir qu'aujourd'hui l'idée de l'organisation des révolutionnaires professionnels est déjà complètement victorieuse. Cette victoire, toutefois, aurait été impossible si, en son temps, cette idée n'avait pas été mise au premier plan, si on ne l'avait pas prêchée d'une manière « exagérée » aux gens qui se tenaient comme des obstacles sur le chemin de sa réalisation... Que faire ? corrigeait d'une manière polémique l'Économisme, et il est faux de considérer le contenu de cette brochure en dehors de ses rapports avec cette tâche. »

Les idées contenues dans *Que faire ?*, qui doivent encore être partout lues par les révolutionnaires – avec le plus grand profit – ne peut cependant pas être compris si on n'a pas dans l'esprit les conditions spécifiques et les problèmes du mouvement russe de cette époque. C'est pourquoi Lénine, en réponse à une proposition de traduire sa brochure pour les partis non-russes, disait à [Max Levien](#) en 1921 : *« Cela n'est pas désirable ; la traduction doit être faite au moins avec de bons commentaires, qui devraient être rédigés par un camarade russe très familiarisé avec l'histoire du Parti Communiste russe, afin d'éviter une fausse application. »*

Exactement de la même manière que les opinions de Lénine doivent être examinées sur le fond de la situation en Russie, de même la polémique de Rosa Luxembourg contre elles doit être considérée en fonction de la situation en Allemagne. Dans sa fameuse revue de la brochure de Lénine en 1904, *Un pas en avant, deux pas en arrière* (qui élargissait les vues de *Que faire ?*), la position de Luxembourg est nettement colorée par les réalités du mouvement allemand. Où Lénine appuyait sur l'ultra-centralisme, Luxembourg soulignait la démocratie et la souplesse organisationnelle. Où Lénine accentuait le rôle prédominant du révolutionnaire professionnel, Luxembourg répondait en mettant en relief le mouvement de masses et ses sursauts élémentaires.

Pourquoi cela ? Parce que ces différentes forces jouaient de toute évidence un rôle différent en Russie et en Allemagne. Les « révolutionnaires professionnels » que Luxembourg rencontrait en Allemagne n'étaient pas, comme en Russie, les instruments du rassemblement des organisations locales, vagues et dispersées, les unissant dans un seul parti national imprégné d'une ferme idéologie marxiste, et libre des conceptions opportunistes du syndicalisme pur et simple. Tout au contraire. En Allemagne, les « professionnels » étaient les carriéristes, les bureaucrates syndicaux conservateurs, les seigneurs de la machine ossifiée du parti, les parlementaires réformistes, tous ceux qui réussirent finalement à ruiner le parti.

Avec leur énorme pouvoir conservateur, ils pesaient comme une montagne sur l'état d'esprit des militants du rang. À travers eux le poison du réformisme se répandit dans les masses. Ils jouaient le rôle de frein sur les actions de classe des ouvriers, et non celui de stimulant. En Russie, le mouvement était large et sans efficacité, basé sur les cercles, qui « reposaient complètement, comme le disait Lénine, sur l'amitié personnelle d'un petit nombre de personnes ». En Allemagne, le mouvement était étroitement organisé, avec une discipline conservatrice, routinière, et dominé par une direction centraliste semi-réformiste.

Ces circonstances concrètes conduisirent Rosa Luxembourg à cette idée que seul un appel aux masses, seul leur mouvement militant spontané, pourrait briser le mur conservateur de l'appareil du

parti et des syndicats. Le « centralisme » de Lénine forgea un parti qui se montra capable de conduire les masses russes à une révolution victorieuse ; le « centralisme » que Luxembourg voyait croître dans la social-démocratie allemande devint une force conservatrice et finit par une série de catastrophes pour le prolétariat. C'est ce qu'elle craignait lorsqu'elle écrivait à Lénine en 1904 :

«... Le rôle de la direction social-démocrate prend un caractère essentiellement conservateur si elle pousse empiriquement jusqu'à ses dernières conclusions l'expérience nouvelle acquise dans la lutte et la convertit aussitôt en un rempart contre une innovation ultérieure de grand style. La tactique actuelle de la social-démocratie allemande, par exemple, est généralement admirée pour sa remarquable diversité, sa souplesse, et en même temps sa fermeté. Ces qualités signifient simplement, cependant, que notre parti s'est adapté merveilleusement dans sa lutte quotidienne à sa base parlementaire actuelle, jusque dans les plus petits détails, qu'elle sait comment exploiter tout le champ de bataille qu'offre le parlementarisme et le dominer en accord avec ses principes. En même temps, cette formulation tactique spécifique sert déjà à borner l'horizon ultérieur, à tel point qu'on note un fort penchant à perpétuer cette tactique et à considérer la tactique parlementaire comme la tactique social-démocrate pour toujours. »

Mais il y a loin de ces paroles qui s'expliquent par les conditions spécifiques de la lutte de Luxembourg en Allemagne, aux tentatives faites par les syndicalistes et les ultra-gauches de toutes sortes pour y trouver une formule universelle de rejet des idées de direction et de centralisation. Le fait est que les ennemis opportunistes de Luxembourg, et de son collaborateur le plus proche, [Léo Yoguishes](#) (*Tychko*), particulièrement dans le mouvement polonais dont elle était un membre actif, ont lancé virtuellement les mêmes attaques contre ses « principes organisationnels » et son « régime de direction », que contre Lénine.

Pendant la guerre, par exemple, le *Spartakusbund* était hautement centralisé et étroitement tenu en mains par Yoguishes, cet organisateur incomparable. La social-démocratie de Pologne et de Lituanie, qu'elle dirigeait, était tout aussi complètement centralisé et aussi impitoyable envers ceux qui déviaient dans ses rangs de la ligne du parti, que le parti bolchevique sous Lénine. Dans son histoire du mouvement russe, le menchevique [Théodore Dan](#), qui ne ménageait pas Lénine pour son « régime organisationnel », et tenta d'exploiter la critique de Lénine pour ses propres fins, écrit cependant que la social-démocratie polonaise de l'époque « acceptait dans l'essentiel les principes organisationnels de Lénine, contre lesquels Rosa Luxembourg avait polémique à la naissance du bolchevisme ; elle appliqua ainsi les principes dans la pratique de son propre parti, dans lequel un centralisme rigide, bureaucratique, prévalait, et où des gens comme [Radek](#), [Zalevsky](#), [Unschlicht](#) et d'autres, qui jouèrent plus tard un rôle dirigeant dans le parti communiste, furent exclus du parti par suite de leur attitude oppositionnelle contre l'exécutif du parti. »

Le « centralisme bureaucratique » était (et est) le terme généralement appliqué par Dan et les mencheviques de tous genres, à Lénine, Luxembourg et tous ceux qui songent sérieusement à construire un parti efficace de révolution prolétarienne – en contraste avec la vague « démocratique » qui prévaut dans la Deuxième Internationale, qui sert seulement de couverture aux éléments étrangers à la révolution pour faire leur chemin à la direction du parti, et, au moment crucial, le livrer à l'ennemi de classe. L'antagonisme irréconciliable que les réformistes manifestèrent vis-à-vis de Lénine et de Luxembourg est en rapport significatif avec l'affinité qu'ils trouvent maintenant vis-à-vis de l'Internationale stalinienne, dans laquelle le véritable centralisme bureaucratique a atteint sa forme la plus détestable. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que Rosa Luxembourg aurait écrit sur le régime stalinien si elle avait vécu à notre époque ; on comprend facilement pour la même raison pourquoi les staliniens ont mené cette campagne empoisonnée contre elle depuis des années.

Les années de lutte qui se sont écoulées depuis les premières polémiques dans le mouvement russe, les expériences qui ont enrichi l'arsenal des grands révolutionnaires de ce temps, et par-dessus tout la révolution russe elle-même, ont évidemment servi à entraîner la tendance politique de Rosa Luxembourg plus près de celle que représentait le génie de Lénine. Si elle n'avait pas été si cruellement abattue dans la jeunesse de son pouvoir intellectuel, il n'y a que peu de doutes dans mon esprit qu'elle

serait devenue l'une des plus grandes figures et des champions de l'Internationale Communiste – non de l'horrible caricature qu'elle est aujourd'hui, mais de celle qu'elle était dans ses premières années. « *Il ne m'est jamais arrivé* », écrivit Karl Kautsky, son adversaire le plus acharné, en 1921, « *de nier que pendant la guerre Rosa se rapprocha toujours plus de la conception communiste, si bien qu'il est tout à fait juste de dire comme Radek « qu'avec Rosa Luxembourg est morte la tête théorique du communisme la plus haute et la plus profonde » »*

Le jugement est juste, et doublement valide parce qu'il vient d'un adversaire politique qui connaissait très bien ses opinions. Il est mille fois meilleur que tous les rabâchages superficiels sur l'inconciliabilité avec le marxisme des meilleurs maîtres de notre temps.